Document généré le 24 juin 2025 21:20

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Walsh

André Goulet

Volume 41, numéro 1 (241), février 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32141ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Goulet, A. (1999). Walsh. *Liberté*, *41*(1), 84–88.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Zigzag blues

ANDRÉ GOULET

WALSH

Maous, Bob Walsh n'affiche pas moins la dignité d'un grand duc. Son inséparable gilet et ses petites lunettes métalliques, de forme rectangulaire, contribuent certes à renforcer cette pointe de noblesse. Mais plus important encore est ce visage, véritable géométrie douloureuse piquée au milieu d'une tête ronde et bouffie, dont les mimiques pointues, concentrées, convergentes, à la manière d'un chalumeau, découpent dans l'air comme le chas d'une aiguille. Issue infranchissable, passage plus qu'étroit qui se tient devant lui comme un défi. Le miracle n'est pas loin.

De fait, deux cents livres de chair franchiront bientôt l'ouverture, rejoignant ainsi un auditoire ravi. Comment Walsh réalise-t-il cet exploit? Par la seule force du recueillement, me semble-t-il, qui donne à son gros corps une modulation et une consistance sonores, musicales, déchirantes. Car Walsh, c'est aussi cela : une tristesse désespérée, désespérante. D'où son humour grave, rarement drôle il faut bien l'avouer.

Par la seule force du recueillement, ai-je dit. J'ai menti. Préférant sans doute masquer ceci, qui agit un peu comme un liant (parfois, l'homme est à ramasser à la petite cuiller), un régénérateur, une bouée : l'alcool. Certes, Walsh n'est pas le premier chef de file, en matière de blues, à s'en envoyer un puis un autre derrière la cravate.

Mais son cas n'en est pas moins pathétique. Le chanteur et guitariste ne jure que par le St. James. Une dose, cul sec, qu'il noie aussitôt d'une rasade de bière, comme pour nettoyer son geste, diluer la tache, atténuer le mal, calmer la brûlure. À la troisième partie du spectacle, son cœur pompe généralement plus d'alcool que de sang. Heureusement, Walsh est un naufragé de grande envergure. Mais sa bouée, un jour, finira par le noyer. À preuve : à l'automne 1994, Walsh jouait au Vieux Munich, l'actuel Medley situé à l'angle de la rue Saint-Denis et du boulevard René-Lévesque. Il était ivre mort et chancelait sur ses jambes comme une toupie en perte de vitesse. Le lendemain ou le surlendemain, je ne sais plus, il a chuté du haut de la même scène. Je n'y étais pas. Mais j'imagine le bruit sourd de la masse s'écrasant contre le sol... Et le fracas amplifié de la guitare électrique heurtant le plancher de béton...

Après une année et demie de convalescence, il est revenu sur scène avec une jambe défectueuse, une guitare rafistolée tant bien que mal, sa bière, sa cigarette et, bien sûr, ses lampées de St. James. « Galérien du plaisir, je devais accomplir ma destinée de suicide... » Dixit un certain Balzac.

Mais qu'est-ce donc qui fait la grandeur du personnage ? On parle beaucoup de « légendes » dans le monde du blues. Comme si, d'un côté, il y avait les humbles, ceux qui travaillent dans l'ombre : Pinetop Perkins, Robert Jr. Lockwood, Tim Williams, K.C. Douglas... Et de l'autre, les légendes, qui sont légion : Robert Johnson, Muddy Waters, Koko Taylor, John Lee Hooker, Buddy Guy, Memphis Minnie, Lightnin' Hopkins, B.B. King, Big Mama Thornton... Quand j'assiste à un spectacle de Bob Walsh, je me dis qu'une légende vivante est avant tout un immense talent qu'il fait mal de voir souffrir. Mais disant cela, je prends mes mains pour des papillons : je confonds tout. Qu'est-ce donc qui fait une légende ? Ceci : la

voix. La voix qui est en quelque sorte l'expression d'une grandeur autrement invisible (ou inaudible).

Sur son premier album, il ne manquait de rien. Au contraire, il aurait fallu réduire la machine. C'est du moins mon avis et, j'ose le croire, l'avis de ceux et celles qui, comme moi, ont connu, savouré, aimé Bob Walsh alors qu'il se produisait dans les petits coquerons de la rue Saint-Denis. Je pense à l'Ours qui fume, à peine plus grand qu'un carton de cigarettes; au Café Central, où le jazz a déjà été à l'honneur; et, bien sûr, aux Beaux Esprits, dont la réputation n'est plus à faire. Lors de ces prestances «maison», si je puis dire, il y avait toujours une guitare, la sienne. Une voix, la sienne. Et un harmonica: d'abord celui de Billy Craig, puis celui de Guy Bélanger (presque aussi bon que Billy Craig, presque: mais pour abattre la cible mouvante de ce «presque», le pas à franchir me semble à la fois infime et terrible). Ces spectacles, non seulement ne manquaient-ils de rien, ils nous portaient au comble: nul être sensé aurait voulu y retrancher quoi que ce soit, pas même l'alcool. Nous touchions là à la plénitude, sans creux ni débordements. Accompagnement minimal, absorption maximale: des périls qui, menés de main de maître, s'annulent parfois dans la grâce.

Cette grâce nous est en bonne partie donnée avec son deuxième album, *Bob Walsh en spectacle*. On a réduit l'accompagnement à l'essentiel: guitare, voix, harmonica et guitare basse, instruments auxquels se greffent parfois le saxophone de Dan Martel et les percussions de Francine Martel. La bonne idée, c'est d'avoir capté tout cela en spectacle. On n'enferme pas un homme de cœur dans un studio si on veut en graver les plus belles extases. Barbra Streisand chante pour les murs de sa suffisance, sinon pour la postérité. Elle fait de la musique muséale, de la gravure musicale. C'est son affaire. Bob, lui, en bon disciple de Balzac, chante dans la seconde, pour ce qui pourrait arriver, naître, survenir, persuadé «que nous

sommes à chaque instant des êtres nouveaux, uniques, sans aucune similitude avec le *nous* de l'avenir et du passé». Il a l'humilité (et non pas la présomption) de ceux qui partagent le goût du risque. Quand l'amour du danger surpasse la peur de l'erreur.

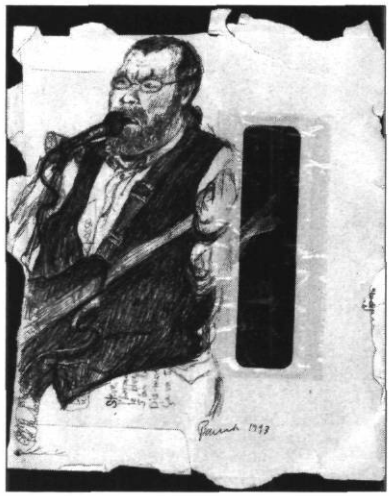
La guitare de Walsh ne miaule pas, comme c'est généralement de mise dans le blues. Elle accompagne sereinement, solidement. Le solo n'est pas son affaire. La guitare non plus, en un sens, même si elle est fort belle. À ce propos, je ne crois pas qu'il existe, au Québec, un musicien blues aussi accompli que Buddy Guy ou B.B. King, par exemple. Pourtant, les rois de la guitare abondent sur la scène montréalaise. Jimmy «Fast Hand» James et le jeune Steve Hill en témoignent. Mais combien d'entre eux savent chanter, ce qui s'appelle chanter? Nos héros souffrent d'une sorte d'insuffisance; ils sont des héros incomplets. Quand je manque de sérieux, j'en arrive à penser que ce qui déchire nos artistes blues, ce qui les scinde ou les empêche de jeter un pont entre les musiciens qu'ils sont et les chanteurs auxquels ils aspirent, car c'est surtout de voix que manque le blues d'ici, correspond en tous points à ce qui divise le Québec, lui aussi richement pourvu en «musiciens» virtuoses, mais absolument sans voix. Consolons-nous cependant: dans le genre déchiré, Walsh est une perle. Anglophone qui s'adresse à son public en français, il joue de la guitare sans brio, *but he has such a voice* !

Summertime
When the livin' is easy
Fish are jumpin'
That whole cotton, it is high
It is high

Vous entendez cette voix de lion dans un corps de faon? C'est puissant et fêlé tout à la fois, et ça vient de

rudement loin. D'où, au juste? Ça, c'est le grand secret. Ce qui fait la voix unique, tant en musique qu'en poésie d'ailleurs, n'est-ce pas la parfaite concordance de la source créative et du point aveugle qui hante tout artiste? Privé de la vue, ce dernier travaille d'arrache-pied pour porter au regard d'autrui ce fond de puits qui, dans un même temps, l'inspire et l'avale. C'est cet abandon à l'obscur qui, à mon avis, donne à l'art, et à l'artiste, tout son prix.

Aussi, ce qui me paraît être le plus beau, le plus émouvant, sur le nouveau disque de Bob Walsh, ce sont ces instants où je puis affirmer avec certitude que le chanteur, ici, a été forcé de fermer les yeux. Petit geste porté par une grandeur d'âme, il n'en faudrait pas davantage pour me tirer les larmes, si encore je savais pleurer.



Bob Walsh en spectacle,
esquisse sur enveloppe
de Pascale-Antoine Hamet, 1993